

PARAISSENT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI. A bonnement pour l'année, frais de poste non compris... 1.00

# Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, franc de port.

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, MARDI 18 FEVRIER 1851.

No. 41.

### Reaction Religieuse en Allemagne.

[M. Wolfgang Menzel, écrivain dont les ouvrages n'ont cessé d'intéresser depuis vingt ans les lecteurs catholiques de l'Allemagne protestante de nom, mais catholique d'esprit et de cœur, vient de publier un beau travail, où il constate l'heureuse réaction qui console aujourd'hui ce pays.—M. Wolfgang Menzel avait salué joyeusement les premières heures de régénération religieuse qui brillèrent en France, après la révolution de 1848, et son cœur s'est réjoui patriotiquement des heureux changements qui se sont manifestés sous ce rapport dans l'Allemagne méridionale.— Les extraits suivants de son Ouvrage, sont extraits d'une Gazette de Cologne, la *Wolfskull*. Qu'on n'oublie pas, en les lisant, que l'auteur est encore protestant.]

Après avoir envoyé des missions dans toutes les parties du monde, aux pays noirs, jaunes, rouges et couleurs d'olive, on s'est aperçu que tout près, au cœur même de l'Europe, il y a des peuples qui ont encore plus besoin d'être convertis que ceux des côtes de l'Ancienne et de la Nouvelle Guinée, du Labrador et du Kamtschatka. Ainsi les missionnaires catholiques, depuis longtemps bannis du Paraguay et de la Californie, reparsèrent-ils dans les vallées de notre forêt Noire, pour y prêcher aux sauvages du pays.

La révolution des trois dernières années a bien moins dévasté elle-même qu'elle n'a mis à nu la grande dévastation humaine déjà existante, en lui arrachant les voiles dont l'avaient convertie les prétendus lumières, le perfectionnement de la police et la décence conventionnelle. L'œil a plongé dans cet abîme de dissolution et de corruption morale, et l'Etat a subitement compris qu'il avait aidé à creuser cet abîme. De là cet appel au secours adressé à la religion, si longtemps dédaignée. De là l'émancipation de l'Eglise, qui, il y a trois ans encore, semblait impossible. De là le mouvement électif que qui, au mot magique de missions intérieures, prononcé par *Wichern*, parcourut toute l'Allemagne et qui fut la première lueur dans ces profondeurs ténébreuses de la source vive jaillissant du rocher devant lequel nous étions altérés et désolés.

Que le bureaucrate le plus ennemi de l'Eglise soit contraint à reconnaître maintenant que la police seule ne suffit pas, et qu'il faut la religion et ses fidèles pour vaincre le démon; c'est une grande et précieuse conquête, mais j'apprécie plus encore le changement dans les sentiments et les opinions du peuple d'abord, ensuite dans ceux des classes instruites au sujet des choses religieuses. L'orgueil des fausses lumières a été de plus en plus reconnu comme tel. Et si les calamités du temps n'ont pas encore mis la prière au cœur et aux lèvres de tous, le plus indifférent en est au moins venu à désirer qu'on apprenne à ses enfants et à ses subordonnés une prière plutôt qu'un jurément. Le hurlement infernal de la presse révolutionnaire, des clubs, des assemblées du peuple et des corps francs, a tellement épouvanté qu'on en a perdu l'aversion qu'on professait pour les choses saintes, et les charivaris ont appris combien est douce la musique d'église. Nous ne voulons pas scruter les oppositions intérieures qui accompagnent ce mouvement vers l'Eglise; nous ne voulons pas examiner les restrictions mentales que se fait la peur en appelant pour la première fois à son secours le prêtre qui jusqu'ici lui avait été si désagréablement à charge. Nous nous tenons seulement aux faits et nous constatons que les bureaucraties ont vraiment donné une place aux prêtres, qu'ils ont confiance en eux, qu'ils ont recommandé

à leur discipline ce même peuple qu'ils avaient essayé d'y soustraire depuis un siècle par tous les moyens possibles, ne craignant pas alors, à leurs fins, de calomnier le prêtre et de couvrir de ridicule la religion même.

Parmi tous les miracles produits par ce changement dans les sentiments publics depuis la révolution allemande, le plus merveilleux est sans contredit l'activité libre et sans entraves des PP. Jésuites, qu'on laisse, non seulement agir, mais qu'on approuve même, et qu'on salue avec un respectueux étonnement. Qui de nous a pu oublier l'explosion d'une colère générale en Allemagne lorsque le *Sonderbund* osa, il y a cinq ans, appeler à Lucerne deux vieillards de la Compagnie de Jésus? En Saxe, la fureur devint tellement délirante que le petit osselet d'un jésuite, qu'on eût découvert, gardé comme relique sur l'autel d'une église, faillit mettre le pays en révolte. Lorsque les radicaux suisses, conduits par les plus francs athées, venaient le *Sonderbund* les cris de joie de toute la presse allemande, quelques feuilles ultramontaines et pétiestes exceptées, leur pouvaient à quel point leur victoire était populaire. Des feuilles officielles même prenaient alors avec cette presse parti contre le *Sonderbund*. Trois ans seulement se sont passés depuis, et les Jésuites ont reparu de nouveau en deça des Alpes et prêchent en toute sécurité parmi nous; car les missionnaires dont nous parlons appartiennent tous à la Compagnie de Jésus, ou aux ordres affiliés des Liguoriens et des Rédemptoristes.

Les Missions catholiques tenues en 1850 dans le sud-ouest de l'Allemagne, particulièrement dans la Forêt Noire, ont prouvé un retour de calme dans les âmes et dans le pays, ce qui déjà leur donnait un grand charme; mais elles ont si bien montré, en outre, combien était intense la force morale et religieuse au milieu de la corruption des temps que les indifférents même n'ont pu se défendre d'un saint respect.

Les protestants reconnaissent les services que leur rendent les Jésuites et leur savent gré de combattre si vaillamment et si victorieusement l'ennemi commun. Ils sentent que les Pères remplissent une mission non moins morale que religieuse, et loin de les entraver ils les soutiennent.

Les Missions catholiques commencent déjà en février, et furent continuées en mars, en avril, en juin, en juillet, en août, en septembre, etc., Missions auxquelles contribuèrent surtout, après que les forces physiques manquèrent au P. Haslacher, si actif au commencement, les Pères Zobel du Tyrol, Schlosser de l'Alsace, et Roder de la Bavière. Dieu a donc ces prêtres d'une haute éloquence, qui, jointe à leur zèle apostolique, a produit d'étonnants résultats. Les peuples se pressaient par milliers autour d'eux, et là où, en 1849 la révolution célébrait ses plus sauvages orgies, les larmes du repentir et de la pénitence ont coulé.

Partout l'effet des missions fut le même, partout les mêmes larmes, la même contrition, les mêmes bon-propos. L'affluence des événements était si grande que, dans de petites localités de 4.000 à 5.000 âmes, il y eut jusqu'à 10.000 communions.

Parmi ces modernes et tous si dignes successeurs de Colomban et des Boniface, se distingue le Père supérieur Ambroise Zobel. La miséricorde de Dieu semble avoir tout particulièrement choisi et appelé ce pieux et énergique fils des Alpes, et pour cela lui avoir donné avec prédilection la puissance de l'éloquence populaire, son langage entraînant, l'art d'ébranler et de convaincre, une grande expé-

rience dans la conduite des âmes, tout cela joint à une science profonde. Pour comprendre l'effet produit par cet homme doué de tant d'avantages, il aurait fallu entendre les sanglots qui éclatèrent à son discours d'adieu et les bénédictions qui sont sur les lèvres de tous ceux chez lesquels il s'est arrêté.—Outre les instructions et le retour à l'usage des sacrements, deux actes surtout, pendant ces missions benies, laissèrent une profonde impression dans les cœurs: l'un est l'amende honorable au Saint-Sacrement par les prêtres d'abord, par le peuple ensuite; l'autre est la plantation de la grande croix de mission. A Sockingen, le peuple avait demandé la mission: partout l'arbre de la liberté avait réveillé le désir de voir repartir l'arbre de la croix.

Quelle supériorité (c'est un protestant qui parle!) n'a point la vieille Eglise mère, de pouvoir tenir de pareils meetings sans craindre de tomber dans l'excès ou dans le ridicule! Le profond sérieux de son Sacrement de pénitence triomphe de l'ironie comme du crime. Elle n'emploie ni détonnements ni concessions, pour faire impression sur l'esprit et sur le cœur. L'obéissance qu'elle exige est entière; on s'y soumet entièrement et on ne lui appartient plus. L'autorité de l'Eglise est devenue un besoin pressant pour ce peuple qui vient de fouler aux pieds l'autorité de l'Etat.

L'importance des missions s'accroît encore lorsqu'on considère l'ensemble des efforts qu'ont fait les catholiques pour relever l'autorité de l'Eglise bafouée, enchaînée et niée. Au commencement de ce siècle s'était montrée, sur le Rhin, une gracieuse apparition, la Romantique, comme précurseur de l'Eglise. C'était une frêle fée Margane à l'éclat tremblant, de laquelle s'éleva de plus en plus haut le dôme de Cologne. Les tambours de Napoléon la firent disparaître pour un temps, ce pendant elle reparut du nouveau, et continua son œuvre, mais pendant son absence d'autres artisans avaient travaillé en silence à la reconstruction morale de l'édifice du moyen âge. La simplicité crédule du bas clergé et du bas peuple qui, à la risée du public éclairé, avaient gardé la foi traditionnelle, sortit à l'étonnement de tous, de l'humble position dans laquelle on était habitué à la voir, et où on ne faisait plus guère attention à elle, pour s'élever dans d'autres régions. Elle reprit sa place dans le cœur du haut clergé, des professeurs, et revendiqua ses droits. La croix de saint Anno, réveillée dans sa tombe, fappa si puissamment la terre qu'elle en trembla jusqu'au Montmel; et à Trèves plus d'un million de pèlerins se rangèrent autour des Evêques et de la bannière de la sainte Robe; tout cela bien entendu dans l'ancienne simplicité crédule, et un grand scandale de la nouvelle école historique, qui n'avait jamais pensé que cette simplicité put jamais avoir d'autre prétention que celle de se laisser éclairer par elle.

Au lieu de reconnaître que ces manifestations n'étaient pas le fruit de la sottise, mais qu'il s'agissait ici d'un profond sentiment populaire, de l'expression naturelle d'un besoin trop longtemps méconnu, les hommes de lumières, même Gerwinus, crurent pouvoir conjurer le prétendu fantôme du moyen âge, par les platitudes d'un Rouge, et prêter dans leur sagesse que la punition de cette vieille Eglise, qui osait entrer en lice avec eux, serait sa complète destruction, et que sur ses ruines le catholicisme allemand établirait l'âge d'or de la raison. Mais jamais encore la prétentieuse raison ne s'était si lourdement trompée sur un sujet des choses religieuses. Rouge est tombé dans l'oubli, après avoir été flétri comme charlatan, et la vieille Eglise catholique laisse

de plus en plus majestueusement reconnaître les contours gigantesques de sa puissance mystérieuse.

Au milieu de la tourmente des dernières années, les Evêques catholiques de l'Allemagne se réunirent à Wurzburg et y publièrent un mémoire qui inscrivit leur mission et celle de l'Eglise en caractères de feu sur une sombre page de l'histoire. De pareils précédents seuls expliquent l'émancipation de l'Eglise en Autriche, une des plus grandes, peut-être la plus durable suite de la révolution de 1848.

Trois grandes associations font preuve du zèle religieux des simples fidèles; l'association de Saint-Charles-Borromée, ayant pour but de combattre la presse irréligieuse par la propagation des bons livres; l'association de Saint-Boniface, dont les membres s'occupent de pourvoir aux besoins spirituels de leurs coreligionnaires dans les pays non catholiques; l'association de Pie IX, enfin, travaille sans relâche à la liberté de l'Eglise et à la rendre la plus indépendante possible de l'Etat.

Mais pour le moment, le plus grand triomphe de l'Eglise catholique est la popularité immense de ses missions dans des pays naguère encore le foyer de la révolte, et la plantation de la croix sur les écailles du dragon qui respire encore.

### CRITIQUE DE L'HISTOIRE DES GIRONDINS.

Par M. de Lamartine.

TOMES I, II, III, IV (1847.)

A ne considérer que la grande réputation de ce livre, les nombreux et longs extraits qui en ont été publiés dans les journaux, l'admiration ou les critiques générales et les récriminations particulières dont il a été l'objet, il semble que ce soit un travail connu de tout le monde, jugé en dernier ressort, classé parmi les monuments de l'esprit humain, et que nous arrivions un peu tard, après trois mois de vogue, pour donner notre avis ou mettre nos lecteurs en état de se faire une opinion. Cependant nous voulons parler à notre tour; nous prétendons qu'il y a encore quelque chose à dire de l'*Histoire des Girondins*, que ce livre n'est pas jugé, que les lois de la composition littéraire et l'exactitude historique ont un compte à régler avec lui, et surtout que les amis de la religion n'ont pas été suffisamment avertis des dangers qu'il renferme.

[Ce nous omettons ce que la critique reproche à l'*Histoire des Girondins* sous le rapport des lois de la composition littéraire, pour passer de suite au chapitre de l'exactitude historique.]

Nos lecteurs ont peut-être vu récemment, dans le *Journal des Débats*, la lettre du petit-fils de Target, protestant, pour la mémoire de son aïeul, et relevant une grosse erreur de M. de Lamartine. L'historien des Girondins, dans une phrase éclatante, fait mourir sur l'échafaud, sans avoir et sans larmes, l'homme qui ne s'était pas cru capable de défendre oralement Louis XVI, et voilà que le petit-fils de cet homme vient attester à l'historien que son grand-père est mort dans son lit, en 1806, membre du Corps législatif. Un pareil démenti porte un coup sérieux à l'autorité d'une histoire, et malheureusement pour l'auteur il en recevra plus d'un encore. On lit, tome Ier, page 262: "Le 5 août 1791, premier anniversaire de cette nuit fameuse du 4 août 1790 pendant laquelle s'éroula la féodalité." Il est fâcheux pour un historien de la Révolution de se tromper sur des faits si voi-

siés de son sujet; mais il faut bien que nous lui apprenions que la fameuse nuit du 4 au 5 août appartient à 1789, qu'elle a suivi de trois semaines la prise de la Bastille, dont elle est une des premières conséquences.—On lit, page 35 du même volume: "Marie-Antoinette écrivit une de ces lettres que l'impératrice tenait par la main quand elle se présentait devant les fidèles hongrois." Cette phrase a de l'effet; mais c'est aux peintres et et aux poètes seulement, non aux historiens, qu'il est permis de tout oser. Or, Marie-Thérèse parut devant les magnats de Hongrie en 1741, et Marie-Antoinette sa fille ne vint au monde qu'en 1755.—M. de Lamartine n'aime pas Rome ni le gouvernement pontifical. Il juge les cardinaux durement; il leur attribue, à chaque élection, des intentions ambitieuses: "L'aristocratie élective des cardinaux nommés par des puissances étrangères hostiles les uns aux autres, la monarchie élective d'un pape choisi à la vieillesse et à l'impuissance, et couronné à la condition de mourir vite, tel était le gouvernement temporel des Etats romains (t. I, p. 293)." Cependant Benoît XIV a régné dix-huit ans, Clément XIII onze ans, et Pie VI, contemporain de la Révolution française, élu en 1775, a régné vingt-quatre ans, Pie VII vingt-deux ans. On conviendra que les cardinaux ont bien souvent joué de malheur dans leurs supputations personnelles.

L'impartialité est le mérite le plus estimé dans un historien, non pas cette indifférence terne et lâche qui ne se prononce pour aucun homme ni pour aucune idée, mais cette exactitude scrupuleuse qui reconnaît le mal dans un ami, le bien même dans un ennemi. M. de Lamartine est-il un historien impartial? Il serait au moins fort difficile de découvrir et de dégager nettement son opinion sur les hommes et sur les choses. Dans le premier volume surtout il a des louanges pour tout le monde. Que pense-t-il de la reine, que pense-t-il du roi? Louis XVI, page 29, réunit la douceur d'Antonin à la bonté massive de Vitellius. La reine? "On pouvait l'accuser de tendresse, de dépravation jamais. Belle, jeune, adorée, si son cœur ne resta pas insensible, ses sentiments mystérieux, innocents peut-être, n'éclatèrent jamais en scandales. L'histoire a sa pudeur, nous ne la violerons pas." Que pense-t-il de Robespierre? nous n'en savons rien; dans les quatre volumes que nous avons lus, sauf un reproche anticipé d'ingratitude envers Mme Roland, nous avons décelé une tendance complaisante à expliquer les titres de vertueux et d'incorruptible donnés à cet homme. Il y a bien quelque part le nom de crime appliqué à l'excès où Robespierre poussa son système, mais c'est moins la mise en accusation de l'homme que le jugement du politique. En résumé, chacun peut être content de l'historien. Il a assez d'éloges pour Lafayette, assez de ménagements pour le duc d'Orléans; Danton, qui est peut-être le plus souverainement traité, peut encore se consoler par la qualification d'homme d'Etat. Murat lui-même a un beau côté. Il n'y a qu'une chose, et nous le prouverons plus bas, pour laquelle M. de Lamartine ne balance pas entre l'éloge et le blâme, c'est la religion catholique.

Quelques jours avant le 10 août, pendant que les Girondins tenaient des conciliabules à Charenton, il éclata un violent orage. Cet accident donna carrière au poète, et sans s'apercevoir qu'il fait une amplification d'écouler, il se met à décrire les épaves naufragées qui avaient englouti le soleil dans un océan suspendu, les milliers d'éclairs qui semblaient être les palpitations lumineuses du ciel, la pluie, la grêle

### FRUITEEPOI.

## LE MONTAGNARD

OU LES  
DEUX REPUBLIQUES.  
1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Dans la façon dont Henri tendit la main à cette femme, il y avait plus de reconnaissance que n'eussent pu en exprimer bien des paroles.

Le grandiot était vaste, rempli de foin nouveau; bientôt chacun des fugitifs y eut creusé son trou, et s'y ensevelit de telle façon qu'il était impossible de découvrir l'extrémité des têtes. Certes la position n'était pas agréable, mais c'était l'affaire de quelques heures.

Lorsque chacun fut enfoncé dans sa cachette, il y eut un long et profond silence. Jeanne était près de son frère... Elle écarta doucement le foin sous lequel elle était ensevelie, et se glissant près du jeune homme:

Henri, dit-elle d'une voix bien basse.

Le jeune homme releva la tête. Oh!... reprit la jeune fille en mettant sa main devant sa bouche, ne fais pas de bruit, afin que tu puisses seul entendre ce que je vais te dire.

Henri pencha la tête du côté où était sa sœur.

Ecoute-moi bien, mon frère, lui dit la jeune fille.

Henri fit un signe affirmatif.

Elle continua:

Je crois, mon frère, la tâche que nous avons entreprise impossible à accomplir; tu le vois, nous nous sommes à peine fait quelques lignes, et à chaque pas les dangers deviennent plus menaçants, plus terribles... Tant que Dieu me donnera des forces je marcherai. Ah! je n'ai pas peur de la mort, mais j'ai peur, bien peur de Péchafaud... Mon frère, écoute-moi, et jure-moi de faire ce que je vais te demander, les mains jointes et au nom de notre mère... Si nous sommes découverts, si nous tombons dans les mains de ces hommes qui n'ont jamais pardonné, jure-moi, jure-moi que tu me tueras, que tu ne me laisseras pas vivante livrée à ces bourreaux qui souillent leurs victimes avant de les massacrer!! Henri terna tout à fait la tête vers sa sœur.

La jeune fille se releva à moitié. Elle était pâle, mais d'une expression si calme, si digne, qu'il en fut frappé malgré lui. On eût dit l'ange de la pudeur et de la prière qui jouguait les mains.

Jure le moi, répétait-elle d'une voix sourde en appuyant son front sur l'épaule d'Henri.

Henri lui prit les mains, mais n'osa pas répondre. Son regard seulement rencontra celui de Jeanne; ce regard avait une expression de supplication si douloureuse, que le jeune homme inclina faiblement la tête.

Jeanne le comprit, ou plutôt le devina, et elle baisa une de ses mains en signe de reconnaissance. Puis tout redevenu silencieux.

Cependant une scène terrible, malheureusement fréquente en ces temps de dissolution et de horreur, se passait dans la maison, mais nul bruit, nulle voix n'eût venu instruire les fugitifs.

Je vais essayer de rendre compte de cette scène horrible de manière à ce quelle puisse être lue sans danger et sans mauvaises impressions.

La femme Bourdin, après avoir prévenu Marianne du motif de son absence, s'était rendue chez le voiturier comme elle l'avait dit. Marianne était restée seule; son oreille attentive, son cœur tremblant écoutait chaque bruit qui venait du dehors.

Tout à-coup on frappa à la porte. Son visage devint à l'instant plus blanc que le linge qu'elle tenait sur ses genoux, et son cœur cessa de battre.

On frappa une seconde fois, mais plus rudement que la première.

Qu'est-ce là? dit-elle d'une voix tremblante. Ouvrez, citoyenne, c'est un ami.

Certes, il n'y avait rien dans ces paroles qui put la faire trembler, cependant elle sentit ses membres tressaillir et son cœur se soulever comme si elle eût entendu le sifflement d'une vipère.

Croyant cependant à une visite amie, elle alla à la porte et l'ouvrit. Cassius, l'infâme Cassius entra. Il est impossible de dire l'effet que produi-

sit sur la jeune fille l'aspect de cet homme qu'elle avait vu pour la dernière fois le jour où Georges avait quitté le toit paternel pour n'y plus revenir; son visage aux traits cramoisis et gonflés, avait une expression de lubricité repoussante, sa chevelure rousse et épaisse tombait le long de ses tempes et sur son front en touffes crépues, et son accoutrement maculé de taches avait ce débailé républicain pur sang.

Il plissa sa lèvre sous un gros sourire, et entra, en ayant soin de fermer la porte derrière lui.

Que voulez-vous? dit Marianne d'une voix tremblante et en reculant malgré elle devant le regard et les paroles de cet homme.

Citoyenne deesse de la liberté, le *ty* est de rigueur! répliqua Cassius, la république l'ordonne et ça me fera plaisir.

Georges n'est pas avec vous? interrompit aussitôt la jeune fille qui semblait vouloir se faire une protection du nom de son frère.

Tu tiens à ne pas me tutoyer, deesse, c'est mal... Ton frère s'est envolé comme un oiseau de sa cage, il a disparu, c'est-à-dire, non; il est dans les grandeurs.

Tout en parlant, Cassius parcourait d'un regard interrogateur la pièce dans laquelle il se trouvait. Ce regard fit frémir la jeune fille. Ils sont cachés! dit l'autre tout bas.

Marianne avait le cœur serré comme sous l'étreinte d'un cercle de fer. Elle avait si peur de cet homme qu'elle n'osait pas le rudoyer:

Voulez-vous vous asseoir, citoyenne, dit-elle

d'une voix qu'elle essaya en vain de rendre calme.

Tiens! tu es seule, citoyenne; on est donc le citoyen ton père!

Il est à Arles depuis hier. Ah!... à Arles.

Cette exclamation glaça d'effroi la pauvre enfant. Elle reprit: La mère Bourdin qui me tient compagnie pendant l'absence de mon père est sortie mais elle va revenir tout à l'heure.

La mère Bourdin est une suspecte. Elle ne finira pas dans son lit.

Oh! c'est une bien ligne femme! Il n'y a pas de digne femme en dehors de la République.

Je vais allumer la lampe, reprit la jeune fille après un instant de silence, car voici la nuit qui vient tout-à-fait.

Inutile, fit Cassius en la retenant par le bras; j'ai cette obscurité, moi!...

Marianne resta clouée à sa place comme si elle fut devenue de pierre. Le contact de cet homme lui donnait le vertige.

Le monstre s'approcha d'elle plus près qu'il ne s'était encore approché et la regardant avec un sourire qui la fit frissonner:

Décidément, citoyenne, tu as quelque chose. Moi... rien... balbutia la jeune fille. Tu mens, hurla Cassius; je vais te dire ce que tu as:

"Il n'y a qu'un instant, des hommes que je pourrais et qui me font froter depuis hier comme un chien galeux, sont entrés ici, l'ont demandé un refuge et tu les as cachés.